

L'UNIVERSITÉ DE DEMAIN ET L'EXPÉRIENCE DU BRÉSIL

A. L. MACHADO NETO, DA FACULDADE DE DIREITO DA UFBA.,

Tout ce qui est fait collectif, tout ce qui est social est passé par rapport à l'individu. La culture, enfin, n'est d'autre chose qu'heritage social. Comme héritage, quelqu'un des aspects de la société et de la culture a ses racines plongées dans un passé, peut-être lointain. Un exemple assez évident est que nous n'avons pas encore une manière copernicienne de dire "le soleil se couche". Même les savants, ceux qui sont le meilleur informés de la superation et des erreurs de la conception de Ptoloméé, ne risquent pas le ridicule d'inventer une manière copernicienne de dire cela.

De tout cela arrive qu'à tout moment qu'on prétend parler des fonctions actuelles d'une institution ou quelconque réalité sociale, on ne peut éluder un rapport au passé, peut-être aux origines et aux motivations originaires du phénomène à expliquer et comprendre. La méthode de démonstration historique est, ainsi, un indispensable auxiliaire de l'analyse sociologique.

C'est cela qu'on doit evidencier dans l'analyse de la fonction sociale de l'université au Brésil actuel. L'université n'est pas, parmi nous, — on le sait — une création autoctone. Elle ne l'est d'ailleurs qu' en Europe médiévale. Dans toutes les autres sociétés elle n'est qu'une transplantation. Au Brésil aussi. Il est vrai que dans notre cas, une transplantation assez tardive. La colonisation portugaise, comme, d'ailleurs, il se passe aujourd'hui en Angola et Moçambique, c'est démontrée toujours adverse au développement culturel de la colonie. Nous n'avons pas eu d'université à la période coloniale, tout au contraire de ce qui a survenu dans la colonisation espagnole qui a dominé la plus grande partie de l'Amérique Latine, où elle a institué, autour de vingt universités, parmi lesquelles celles de Lima, Mexico, Cordoba, Cuzco, Caracas, Havana, Santiago et Quito.

Seulement avec la transmigration de la cour et du gouvernement portuguais vers Rio, les nouvelles responsabilités de siège de la monarchie lusitane et l'élévation à la condition de royaume uni ont fait qu'on

(Nota da Redação) — Comunicação apresentada pelo Autor, como representante do Instituto Universitário de Pesquisas do conjunto universitário Cândido Mendes — Rio de Janeiro, ao XVII Seminário Internacional "Universidade Hoje", realizado em Dubrovnik, Iugoslávia, 1.º a 7 de setembro de 1972. O português não era lingua oficial naquele colóquio.

commença timidement ici autre formation supérieure que la théologique des séminaires, avec la création de l'Académie Militaire et des deux premières facultés de Médecine de Rio de Janeiro et de Bahia. Telles institutions académiques accourraient, évidemment, à l'urgence de former des gardiens de la santé personnelle des membres de la cour et du siège même de la monarchie — des médecins et des militaires — dès que les institutions métropolitaines de telles formations supérieures étaient occupées par les troupes de Napoléon.

Ni même l'indépendance politique ne nous a apporté l'université. Le généreux projet de José Bonifácio de Andrada e Silva et de quelques autres députés à l'Assemblée Constituante de 1823 n'a pas arrivé à se faire approuver, pendant toute la phase monarchique de notre évolution historique. La dernière "fala do trono" (discours de l'empereur dans le commencement de l'année législative) qu'aurait — dit-on — créer l'université brésilienne n'a point eu lieu. La république arriva le premier. Et, pendant la première période républicaine — sauf par des modestes exceptions à l'Amazone, au Paraná et, déjà à la fin de la période, en 1927, à Minas Gerais — on n'a pas eu d'université, mais, tout seulement des écoles supérieures isolées, politique que l'empire adopta dès l'institution des deux premiers cours juridiques à S. Paulo et à Pernambuco, en 1827.



Dans les principales capitales brésiliennes, peu à peu, vont apparaître des académies de formation professionnelle, destinées à dominer complètement la confédération d'écoles dont, par décret, l'université brésilienne s'est constituée, après, dans presque tous les états de la fédération politique.

Lorsqu'on tenta instituer une université authentique, qui ne soit pas cette confédération d'écoles isolées et dominée par les écoles de formation des professions les plus nobles (c'est-à-dire: les meilleurs rémunérées comme Droit, Médecine et Polytechnique), le projet, a déjà, deux fois, paru subversif à la société et à l'État brésilien. Et cela dans la circonstance singulière de deux divers districts fédéraux et séparés par la considérable distance temporelle de presque trent'ans — 1835/36 — 1962/65 (1) .



De cette dernière tentative, a resté, néanmoins, la structure — généreux projet de l'intellectualité brésilienne, en particulière scientifique — qui

(1) On laisse ici d'approfondir le thème, parce qu'il a été exposé dans notre article "A Ex-Universidade de Brasília — Significação e Crise", publié à la *Revista Civilização Brasileira* n.º 14 — Rio de Janeiro — 1966 et, après, traduit par Darcy Ribeiro et publié sous le titre "El Derrumbe de la Universidad de Brasilia" dans son livre *La Universidad Latino Americana* — Ed. de la Universidad de Montevideo — B. Aires — 1969.

a survécu au cas de Brasilia en 1965. Un curieux procès de ce qu' Hegel appelait "l' astuce de la raison" est au moment en train de déterminer qu'on n'ait pas fait de plus facile — tenter l'expérience en un seul cas exemplaire et en des circonstances sociales uniques — pour tenter de faire le plus difficile — c'est-à-dire: de réformer, selon ce modèle là, toutes les universités brésiliennes déjà viscéralement viciées dans l'autre système: le traditionnel, l'anti-économique système de la multiplication de services, cours et personnes qui font les mêmes choses dans chacune des unités isolées de l' ensemble nominalement universitaire.

Le fait qu'une réforme universitaire inspiré dans l'Université de Brasilia soit imposé par décret d'un gouvernement conservateur — en répétant un vieux penchant du Brésil impérial, quand les lois libérales étaient promulguées par des gouvernements conservateurs — facilite beaucoup les choses, en supprimant des supçons d'ordre politique ou idéologique, qui, en d'autres circonstances, on ne pourrait pas du tout éluder.

Quand, aujourd'hui, le monde et, par conséquent, aussi le Brésil, entre dans une révolution industrielle de l'atome et de la cybernetique — une révolution universitaire, alors — le plus significatif est que nous avons déjà le modèle institutionnel de la réforme universitaire comme une loi en vigueur.

Il est vrai que le procès de son application est lent et l'accélération du temps historique que nous vivons aujourd'hui est extraordinaire et nous avons besoin de supprimer des étapes dans notre développement économique et sociale. Mais, du moins on a déjà le principal de ce bon commencement, qui n'est moins qu' une considérable victoire de l'opinion technique nationale, dans le cas spécifiquement représentée par *l'intelligentsia* scientifique brésilienne.



Neanmoins cette opinion technique devra continuer vigilante et critique si elle veut préserver cette conquête de toutes les distorsions auxquelles elle est soumise à force des facteurs de résistance aux changements.

Les vieilles institutions et les vieilles habitudes son bien en conditions de se défendre comme ils le peuvent, même au dedans de nouvelles structures. Sous la nouvelle écorce, le ver est le même.

Ce n'est pas beaucoup ce qu'on peut attendre d'une réforme universitaire réalisé dans la pratique par des personnes qui vivaient très bien sans elle et, même, dont les intérêts les plus significatifs étaient tous investis dans la continuité de l'ancien régime universitaire des facultés isolées et des chaires tout-puissantes exclusivement assemblées par la fiction juridique de l'université nominale ou purement bureaucratique.

Beaucoup de nous nous avons déjà demandé avec scepticisme comment le département pourra-t-il fonctionner avec une majorité — si ce n'est pas la totalité — de ses professeurs dans un régime de *part time*? Il est évident

que, dans ces conditions, le département ne peut aller beaucoup au delà d'une agence bureaucratique qui doit s'occuper des aspects administratifs des cours sous sa responsabilité et pas beaucoup plus.

La tradition purement transmissive de culture de notre jeune-vieille université fait que les cours aient spontanément non seulement la prééminence, mais, même, le domaine de tout. Et, c'est une observation qu'on a répété beaucoup, que l'enseignement universitaire est le mieux, exactement où on ne s'attache exclusivement à l'enseignement, et je dirais même — où il ne passe pas d'un sous-produit ou d'une conséquence des autres activités plus nobles et plus créatrices, comme la recherche scientifique et toute autre forme d'élaboration et création culturelles.

Dans presque toutes les universités brésiliennes, on voit à présent la curieuse situation que les conseils des cours, que normativement ont une signification trop relative, sont en train de supplanter les départements: et, on doit le dire: moins par impérialisme de ceux-là que par déficience de ceux-ci. C'est que le département est, surtout, un organe pour la création culturelle, et à ce sujet notre université traditionnelle, purement occupés à la formation professionnelle, n'a pas la moindre expérience en beaucoup de ses secteurs. Et, comme il est évident, on ne pourrait pas penser au sérieux en production scientifique réellement départementale sans l'adoption du système du temps intégral comme la règle, et non plus comme une rare et presque curieuse exception.

C'est vrai que le gouvernement a initié dès 1970 une politique limitée de dédication exclusive pour des professeurs et chercheurs. Mais, encore, une fois, le vieux style survit et se manifeste sous la robe des nouvelles institutions. La propre façon de vérifier l'utilisation du temps intégral se dirige de préférence à la vérification du temps dépensé à l'Université qu'à la production scientifique résultante du système.

À ces déformations on doit ajouter encore les anciens défauts chroniques, originaires du sous-développement et de la société traditionnelle, que s'expriment dans le manque de conditions de travail, soit pour les élèves, soit pour les enseignants et chercheurs dans ses respectives tâches.

À notre avis, les déformations qui montrent les traits rémarquables de l'ancien régime universitaire et toutes ces manques d'origine sous-développée sont plus faciles de surmonter que d'autres périls. Ces formes traditionnelles de déformation de bonnes institutions par des mauvaises usages son faciles à identifier, malgré soient difficiles à déraciner. Le plus grave survient quand les habitudes traditionnelles et les vieilles formules de succès personnel s'habillent dans l'apparence d'un esprit plus moderne. Ici, l'identification même du risque est déjà problématique et ne sera pas petit le nombre de ceux qui seront confondus. Parmi les risques de ce type, aucun n'est plus grave qu'un nouveau rejeton du "bacharelismo", un bavardage autrefois particulier du diplômé en droit et qu'aujourd'hui commence à se manifester en diplômés en mathématiques et sciences naturelles, une nouvelle espécification de ce qu'Ortega y Gasset a appelé la "beateria de la ciencia".

Pour éludir, à ce propos, quelque équivoque, nous jugeons qu'on peut considérer comme un insoupçonnable partisan de la valorisation de l'activité scientifique au Brésil, à un professeur fondateur de l'Université de Brasília (1962), dont on suppose était suffisamment informé au sujet de ce qui signifiait pour la science brésilienne l'expérience d'une telle université innovatrice.

C'est encore une fois comme partisan de la valorisation nationale par le moyen des sciences naturelles et mathématiques que nous voulons rappeler l'attention sur le danger d'un nouveau "bacharelismo", maintenant scientifique, que ne pourra servir qu'aux desseins de réussite sociale de ses bénéficiaires et jamais à la science.

En rééditant, au niveau des masses, une euphorie scientificiste qui a caractérisé les élites intellectuelles du XIX^e siècle, des professeurs de Mathématique, Physique, Chimie et Biologie — et non des mathématiciens, des physiciens, des chimistes, des biologistes, ça va sans dire — sont passés à s'appliquer mutuellement et à ses collègues de sciences humaines, philosophie, lettres et beaux-arts, une curieuse variation axiologique de la classification des sciences de Comte, qui qualifierait plus positivement les personnes selon son spécialisation soit la plus prochaine de la science que le père du positivisme a considéré comme la plus générale et, aussi, la plus simple.

En assumant au nom propre les progrès d'une science qui est né et est déjà maintes fois renée de l'esprit de la doute philosophique, et en réalisant, grâce à cet esprit intolérant, une apologie de la science *pro domo sua*, ces nouveaux jannizares de la science sont en train de créer une nouvelle Inquisition.

Dans le cas brésilien, Galilée travesti en Torquemada a déjà chassé la philosophie de l'examen d'accès à l'Université, L'effet immédiat d'un pragmatisme de courte vision s'est déjà fait sentir — les lycées ont déjà supprimé, presque tous, la discipline de son *curriculum*, avec une immédiate répercussion au marché de travail des diplômés en philosophie, dont, par conséquent, le numero tendra à décroître jusqu'à zero, quand, alors, on aura conclu le prodige de, en suprimant le cours de philosophie, réaliser le modèle de la première université spontanément positiviste du monde. . .

Les effets sur le développement d'un *know how* scientifique brésilien seront immédiats et nuisibles, dès qu'en absence d'un esprit critique (que seule la philosophie et les sciences pures sont dans les meilleures conditions de cultiver) notre université immediatiste et exclusivement technologique ne nous pourra fournir que des techniciens à peine capables de pressioneer les boutons pour faire fonctionner une technologie d'importation, et jamais sera en conditions de produire une science et une technologie autonomes, qui pourraient commander le procès du développement économique et social du pays.

Surtout dans les pays sousdéveloppés, l'actuelle position progressiste présente une vision de l'université et de ses taches, d'ailleurs dominante

dans quelques pays industrialisés, selon laquelle l'université ne serait plus que l'agence destinée à servir le marché de travail des techniciens dont il a besoin. Néanmoins, cette vision "avancée" peut conduire l'institution et la communauté à un étroit pragmatisme qu'oublie même les paradoxales avantages pragmatiques de la science pure et de l'esprit critique, dont la philosophie, les humanités et les beaux-arts sont le sol préféré.

Du point de vue des pays du tiers monde — c'est notre avis — l'université de demain devra avoir la sagesse de surpasser la situation traditionnelle presque exclusivement rhétorique et littéraire, sans tomber dans l'excès opposé, c'est-à-dire, dans un technicisme aveugle, qui serve au maintien de la dépendance, malgré dans un niveau supérieur de modernité, qui joue aussi le rôle équivoque de masquer la dépendance même.

De ce point de vue, il nous semble valable d'utiliser le lemme qu'on voudrait pratiquer à l'Université de Brasília, lors de sa fondation et de la période suivante: "Fidélité aux problèmes du développement national, mais aussi fidélité aux étalons internationaux de culture". Le premier — c'est évident — s'attache aux objectifs pratiques de l'université dans le monde industriel, mais le dernier s'adresse à quelque chose de plus profond et de plus humain, sans quoi le pragmatisme et l'instrumentalité mêmes seront gravement nuis.

A UNIVERSIDADE DE AMANHÃ E A EXPERIÊNCIA DO BRASIL

Este trabalho é uma comunicação apresentada pelo Autor ao XVII Seminário Internacional "Universidade Hoje", realizado em Dubrovnik, na Iugoslávia, em 1971. Depois de formular uma breve introdução histórica sobre a implantação das universidades no Brasil, o Autor examina a reforma implantada no sistema universitário brasileiro, apontando-lhe algumas deficiências, entre as quais o regime de tempo de serviço vigente no plano do corpo docente. Mais grave ainda são as distorções no equilíbrio que deve haver entre o ensino das ciências e o de outros campos de conhecimento, no caso em discussão a favor das primeiras. Vê o Autor conveniência em fazer valer, no sistema das Universidades brasileiras, o lema original da Universidade de Brasília: "Fidelidade aos problemas do desenvolvimento nacional, mas também fidelidade aos padrões internacionais de cultura".

THE UNIVERSITY OF TOMORROW AND THE EXPERIENCE OF BRASIL

This work is a communication presented by its author at the XVII International Seminar "The University Today" which took place in Dubrovnik, Yugoslavia, in 1972. After formulating a short historical introduction about the establishment of universities in Brazil, the author examines the reform implanted in the Brazilian university system, poin-

ting out some faults, among which is the regime of time of service in vigour on the plane of the teaching body. More serious still are the distortions in the balance which must be between the teaching of sciences and that of the other fields of knowledge, in the case under discussion in favor of the first. The Writer sees the convenience of giving value in the system of Brazilian Universities to the original slogan of the University of Brasilia, "Fidelity to the problems of national development, but also fidelity to international cultural standards".